



...sée de Rosario rend hommage à ceux qui sont conduits à errer loin de eux en espérant le retour. MICHEL VANDEN EECKHOUDT/AGENCE VU

yses du Français. L'enchaînement des deux histoires a le don de rompre l'énergie et le charisme à la part la plus narrative du récit, l'abondant commentaire du voyage brise parfois la force de l'écriture de Rosario.

Lyssée de Rosario est un livre agréable à lire pour une raison simple : on y voit croître le récit des mots au fur et à mesure qu'ils s'assemblent avec plus de précision. Car le commentaire déçoit, qui diffère sans cesse du récit en revenant trop sur la dernière image : un fusil sur une table, Rosario venu tuer le voisin qui lui avait dit qu'il va finalement partir. On comprend la difficulté de regarder l'étranger avant de partir. Mais l'écriture alors est pleine de rectitude. C'est au milieu du livre, pendant la quatrième partie du voyage, que l'inspiration

s'insinue dans le texte. Car Pierre-Yves LePrince a plus d'oreille lorsqu'il est dans la tête de Rosario que lorsqu'il reste dans la sienne. Sa sensibilité devient plus puissante dans l'empathie. Il atteint par moments des accents d'un Erri De Luca. Rosario a le même génie de la vie que le grand artiste italien. Il sait comme la bonté suscite la bonté. « *J'avais sous-estimé le plus étonnant de la vie : les gens qu'on y croise.* » Il chante un hymne aux femmes qui sauvent le Sicilien, elles sont belles, fortes, intelligentes, libres et généreuses. Et le livre se termine avec elles. ■

Un démultiplicateur de bonheur

FRÉDÉRIC VITOUX Réédition d'un éloge de l'amitié à travers le portrait d'un disparu.

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

COMMENT dire la mort, retrouver et prolonger la mémoire du défunt, rendre justice et vie à un destin qui ne fut pas le nôtre ? Frédéric Vitoux confie : « *Un ami vous rencontre, vous accompagne, vous quitte, meurt. Il y a le déchirement, le chagrin, l'attendrissement, la nostalgie, la peur, l'oubli peut-être qui ronge et puis plus rien.* » Dans ce récit vibrant paru une première fois en 1986 et réédité aux Équateurs, le biographe de Céline et de Rossini, entre autres, rend hommage à son ami et complice Roger terrassé par une leucémie galopante quelques mois auparavant, pour justement conjurer ce « *puis plus rien* » aussi injuste qu'insupportable.

« Passion maniaque »

Écrites dans l'émotion et à la hâte (« *parce que sa mort n'est pas encore vraie* »), ces pages pleines de vie relèvent plus de l'exercice d'admiration que du tombeau ou du requiem. Roger avait été critique de cinéma dans les années 1950-1960, pour la revue *Positif*, avant de tomber amoureux fou de l'Italie pour laquelle il avait tout quitté. Un autre point commun avec Frédéric Vitoux. L'amour pour les toccatas et les sonates du Vénitien

Galuppi, l'opéra napolitain, l'architecture palladienne, les églises de Sienna, Città della Pieve, mais aussi pour le calcio et les cartes postales (les *cartoline*) qu'il a collectionnées par milliers... Un amour exclusif et exacerbé, transformé en « *passion maniaque* ». « *L'Italie, précise Vitoux, lui permet de basculer vers ce qui était sans doute, au sens stendhalien du terme, une sorte de bonheur fou.* » L'extravagante boulimie cinématographique de Roger n'était plus, depuis 1968, qu'un lointain souvenir.

Taciturne, familier des sautes d'humeur et des coups de tête, mais également « *virtuose de drôlerie, d'entrain* », l'ami disparu était un esthète et un solitaire, non pas par vocation ou tempérament, mais par prudence : « *Parce que la solitude est plus facile à organiser que la vie sociale* », note Vitoux. Les deux hommes se voyaient régulièrement : dîners quai d'Anjou ou chez le critique Michel Ciment, promenades à Port-Royal, Senlis, la Vallée-aux-Loups, virées à Marseille... Autre témoignage de cette solide amitié : le personnage du comte Giuseppe, protagoniste de *Fin de saison au Palazzo Pedrotti*, dont nombre de traits sont empruntés à Roger. Le mot de la fin est à retenir et à répéter, lentement : « *Un ami, c'est un démultiplicateur de bonheur.* » ■

**IL ME SEMBLE
DÉSORMAIS
QUE ROGER
EST EN ITALIE**
De Frédéric Vitoux,
Équateurs,
74 p., 9 €.



le RER

nan
en banlieue.

parisien; et Frank, le râleur, de prendre le RER parce qu'il lui a retiré son permis de conduire, ses trajets en voiture ne comptent alors qu'il n'arrêterait pas de se plaindre des bouchons. Ils se croisent souvent dans la même rame de métro. Ils sont très différents, voire opposés, mais ils possèdent ce

Jean-Louis Servan-Schreiber



Vivre dans
l'illusion est